

Erri De Luca
Pas ici,
pas maintenant



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

Pas ici,
pas maintenant

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

Gallimard

Cet ouvrage a paru initialement aux Éditions Verdier
en 1992, sous le titre *Une fois, un jour*.

Titre original :

NON ORA, NON QUI

© Feltrinelli, Milan, 1989.

© Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française.

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays. En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.

Tant que la lumière fut dans ses yeux, mon père fit des photographies. Toute une étagère se remplit de nos images prises dans des circonstances particulières ou banales. La récolte dura dix ans, pas plus : des premières années de bien-être à celles de la perte de sa vue. Ainsi reste illustrée jusqu'au détail une époque, peut-être la seule que j'ai réussi à oublier. Les albums, les archives ne soutiennent pas ma mémoire, mais au contraire s'y substituent.

Ce fut un temps de bouleversements entre mes neuf et dix-neuf ans, quand survinrent nos déménagements dans des quartiers plus agréables et que notre pauvreté finit à l'improviste avec l'enfance. Dans notre nouvelle maison, la belle, on ne parla plus de l'autre condition : une rue en pente, la pluie dans la cuisine, les cris dans la ruelle.

Où habitions-nous avant ? Dans une autre ville. On entendait parler le dialecte là aussi, mais il faisait si noir au fond des escaliers raides et délabrés.

Nous ne parlions pas napolitain. Nos parents se défendaient de la pauvreté et du milieu avec l'italien. Ils étaient très seuls et ne recevaient pas d'amis, ne pouvant les accueillir dans un lieu si exigü. La guerre avait détruit tous leurs biens. Ils y laissèrent l'aisance de leur première condition. Ils furent un couple incapable de donner une soirée. Je les ai souvent entendus évoquer ce souci, symbole de longues années difficiles.

Puis vinrent les transformations qu'ils avaient désirées et pour lesquelles ils avaient tenu bon.

À nous autres enfants, moi d'abord, par ordre d'apparition, puis ma sœur, on nous donna une éducation qui me sembla toujours appropriée au manque d'espace et de moyens ; on parlait à voix basse, on se tenait bien à table, essayant de ne pas salir le peu de vêtements décents que nous avions. On se déplaçait avec discipline dans le petit logement. On prit moins garde à ces usages dans la nouvelle maison, mais ils restèrent toujours gravés dans

mon cœur, signes d'une mesure à jamais perdue entre moi et la portion du monde qui m'était impartie.

Je n'arrivais pas à bien parler. Alors que mon esprit décidait de la première lettre, ma bouche se pressait d'émettre la dernière. J'étais bègue par hâte de conclure. En contrepartie, je savais trouver le point d'équilibre des objets. « En contrepartie » : j'utilise cette expression parce que je crois que l'habileté a un lien de réciprocité avec la maladresse. Je parvenais à faire tenir les choses en équilibre pendant un assez long moment : une fourchette restait droite sur ses pointes comme une ballerine quadrupède, une plume restait sur la feuille, dessinant le point. Pourquoi donc l'équilibre des choses devait-il me consoler de la bousculade des mots dans ma bouche ? À cela je ne saurais répondre, tout en gardant la ferme conviction qu'en moi les deux caractéristiques se compensaient.

Une histoire, qui me poursuit du plus profond de ma mémoire, parle d'un ange qui frappe la bouche des enfants à l'heure de leur

naissance. Il avait dû me donner un coup un peu plus fort, voilà pourquoi je bégayais : c'était la version de la légende qu'on me racontait. Dans mes nuits d'enfant un ange venait souvent frapper à ma bouche, mais moi je ne parvenais pas à l'ouvrir pour lui souhaiter la bienvenue. Au bout d'un moment il s'en allait et dans le noir restaient ses plumes et mes larmes.

Je ne racontais pas ces choses-là, pourtant je pensais que les adultes connaissaient mal les histoires, mal la mienne. J'étais un enfant plus pensif que sage.

Comme tous les autres je désirais un chien, impossible à obtenir dans notre peu d'espace. Je me pris d'affection pour une balle jaune aux mille couleurs passées et sa bonne odeur de caoutchouc. Quand j'étais seul dans la pièce, la balle, de joie, me sautait dessus et jouait à ne pas se laisser prendre. Tout à coup ma mère criait d'arrêter et la balle craintive allait finir sous le lit. Sa voix gouvernait mon souffle, capable de le suspendre au plus léger haussement de ton. Cette voix tenait une grande place dans le monde qui était le mien. J'appris à l'entendre même au-delà des murs.

Depuis quelque temps, le soir, je fouille et farfouille dans les vieux négatifs de mon père. J'ai fait retirer tous les clichés. Sur l'un d'eux je me suis arrêté.

Je ne comprends pas qui a pu le prendre. Il représente un bout de la rue où nous nous rendions le dimanche : la Torretta. Je reconnais les vitrines du bar Fontana avant qu'on ait remplacé la vieille enseigne. Nous y allions pour acheter des gâteaux et pour faire les courses au marché couvert, du temps de la nouvelle maison. Ma petite sœur nous accompagnait volontiers, joyeuse ou grognon, mais toujours excitée par la sortie en famille. Moi, le dimanche, la ville m'angoissait. Les autres jours tout paraissait normal, le poids de la foule, les autos à quelques centimètres de nos pieds, là où la gêne d'être les uns sur les autres imposait de continuels écarts. Sur les visages du dimanche le sourire se flétrissait d'un regret de plus : même aujourd'hui, même ici. Le jour de fête apportait entre nous aussi les plus brusques changements d'humeur. Je n'ai que trop souffert des irritations qui troublent l'air inopinément et font baisser les

yeux. Ces années-là, je suivais notre formation dominicale comme un poids mort et ne pus guère en être dispensé avant l'âge de seize ans environ.

Je voyais qu'il se passait quelque chose dans la ville, ce n'était pas seulement le malaise d'une petite personne troublée de n'être plus un enfant. Je la connaissais, depuis notre ruelle, comme une ville immobile, composée de strates, surpeuplée. Je connaissais la fièvre habituelle de ceux qui ne veulent plus être pauvres. Mais une excitation nouvelle courait à fleur de peau, un appel à se hâter. Sans aucune raison apparente les pauvres étaient poussés par un sentiment d'urgence. Je ne pouvais rien voir d'autre sinon l'application d'un conseil mystérieux, entendu de tous : dépêchez-vous. Sur les trottoirs on ne cédait pas le passage, on ne se découvrait pas, on n'évitait pas l'agent de police. Les pauvres avaient laissé tomber les bonnes manières de la patience et de la peur, ils s'habillaient mieux. Dans ma ruelle les femmes n'étaient que cris. Je ne les comprenais pas quand la colère montait par

la gorge de leurs entrailles jusqu'aux yeux. J'entendais en revanche leurs éclats quand elles s'appelaient à distance et j'aimais la cantilène d'un nom lancé du pavé jusqu'au dernier étage, noms aux multiples lettres, précédés d'un titre et suivis d'un diminutif : donna Cuncetti-naa. Ensuite, la communication s'étant établie au-dessus du vacarme, suivait, pour de brèves nouvelles, un dialecte sec, avare de syllabes. Mais les cris de colère je ne pouvais les comprendre. Pendant presque toute mon enfance j'ai eu la chair de poule. Que de dégoûts a provoqués en moi la ville qui ne s'en soucie guère. La morve au nez, le crachat, la toux catarrhale, la dysenterie que donnait le froid déclenchaient un vomissement qui obstruait ma gorge. J'en avais honte. Les adultes qui m'en faisaient reproche avaient raison.

Le froid donnait la courante. Je ne l'ai su qu'enfant, et aujourd'hui j'ai comme l'impression d'inventer un fait plus que de l'évoquer. Je l'ai redécouvert par un matin d'hiver alors que je me trouvais, bien des années plus tard, sur la place des cars à Brunico, dans le Sud-Tyrol. Ce froid sentait le gel repoussé hors des maisons, les sapins gonflés de neige, le cuir enduit de graisse, les bouffées des ca-

fetières. Je le respirai et me rappelai aussitôt la puanteur de ma rue où la voix gelait dans la gorge des passants, plus personne ne parlait normalement, ils bégayaient tous. Les mains étaient enflées, la dysenterie envahissait l'espace étroit que nous partagions ; chez moi on avait l'habitude de dire : puer de froid. À Brunico je sentis l'arôme parfumé du gel, l'allégresse qu'il peut contenir et que je ne connaissais pas. Je sus que le froid pouvait aussi embaumer. Des cheminées, la fumée s'élevait droite et fine comme l'encens allumé avec art.

J'étais difficile, une faiblesse dure à cacher.

Je n'avais pas honte de paraître délicat, mais du manque d'indulgence que ma répugnance révélait. Un enfant ressent bien des différences même s'il ne sait pas les marquer. Je m'efforçai de dissimuler mes dégoûts, je m'exerçai de la sorte comme un étranger.

Ville, dimanches : d'aussi loin que je me souviens je n'ai pas su en faire partie.

Ainsi se déployait le peloton familial : mes parents précédés de leur fille et moi qui les suivais, avec un léger retard.

C'était l'âge où mes camarades prenaient leurs distances avec la maison, s'exerçant aux premières ruses de la liberté. Ils gagnaient de nouveaux territoires en ville et les premières rallonges sur l'horaire du retour à la maison.

Je n'essayais pas d'en faire autant. Le dimanche je souhaitais être ailleurs, n'importe quel pays, n'importe quelle fatigue. À quoi pouvait me servir de marchander les quelques mètres de distance sur le petit peloton, ou l'horaire du samedi soir ?

Ce n'étaient pas des années de jeunesse, celles que nous étions en train de vivre. Alors je l'ignorais, l'adolescence est une des stations de la patience, attendant de consister en de futurs accomplissements. Ces années étaient étriquées, le monde immense. Les garçons avaient peu de distractions. Ils s'attendaient à la sortie de l'école, se retrouvaient à la maison, essayaient au bal de nouvelles musiques. Je ne les suivais pas et j'étais à court d'arguments pour expliquer ma réserve.

En classe, lors de l'appel, l'énoncé de mon nom me faisait sursauter. Ce n'était qu'un sigle mais c'était déjà un ordre, mal prononcé, mal annoncé. C'était le mien depuis peu et il était déjà fripé. L'ennui d'en porter un me

prit tout petit et me poussait à ne pas répondre à la question, fût-elle courtoise : « Comment t'appelles-tu ? » Mon père, qui tenait beaucoup à son nom, attribuait mon impolitesse à la honte de ne pas bien savoir le dire sans bégayer. Pour cette raison il était compréhensif, et répondait à ma place d'un ton solennel. Il m'inculquait ainsi le respect du nom, mais moi j'avais du mal à m'en rendre maître et celui qu'il prononçait n'était qu'une variante du sien, pas encore le mien. C'est pourquoi je restais silencieux, je répondais de moi en silence.

Il me fallut beaucoup de temps pour accepter mon nom, rendant ainsi hommage au fait que d'autres avant moi avaient porté le même. C'est seulement l'adulte qui remonta les générations. Enfant je n'admettais pas le passé.

Sur la photographie que j'ai sous les yeux, on peut lire des enseignes, la publicité énigmatique d'une boisson affirme : « Se bevi NERINE RIBevi¹. » Un vieil autobus attend à l'arrêt.

1. « Qui boit NERINE EN REboit » (*N.d.T.*).

Leurs pots d'échappement dégageaient une fumée noire à chaque démarrage et empuantissaient les gens qui attendaient.

Il n'y avait pas de passages pour piétons, on traversait n'importe où.

Je regarde la photographie. Elle s'agrandit, je ne m'en étonne pas plus que des détails que je parviens à saisir. Les gens sortent des pâtisseries avec des paquets enveloppés dans ce papier bleu décoré d'une fontaine imprimée en blanc. Quand on l'ouvrait à la fin du repas il faisait un vacarme qui couvrait toutes les voix et provoquait attention et salive.

Les gens débouchent de la rue du petit marché. Le format de ce que je regarde augmente, l'échelle décroît : un pour cent, un pour cinquante, un pour dix, jusqu'à ce que la dimension des passants atteigne ma taille ou moi la leur.

Tout est immobile autour, moi seul pourrais bouger.

Je scrute des yeux les visages des passants, parmi eux je vois le tien, maman.

Tu es jeune, d'un âge dont je ne me souviens plus. On dit que les mères n'ont pas d'âge. Enfant, je voyais en toi toutes tes années, la vie se déroulait en un jour, mourait avec le sommeil et renaissait au réveil. Au cours de la journée tous les âges passaient sur ton visage, aucun ne s'y arrêtait une heure. Tu étais l'immuable, tu naissais le matin, mourais le soir, apparaissais et disparaissais par la même porte, introduisant la clarté du matin et la remportant derrière toi le soir, laissant un petit rais de lumière sous la porte qui fermait mal.

Tous les âges en un jour : ce doit être difficile d'être regardé de façon si erronée par un fils sans jamais le savoir.

Pouvait-on imaginer le tourment de l'enfant qui ne veut pas dormir : ce n'est pas moi qui tous les soirs mourais dans le noir, mais toi. Alors, sur la pente du sommeil je te tenais par ton nom, serrée entre mes dents et mes mains fermées, et je renversais les yeux en arrière. Nous restions sous l'eau un instant, puis reparaissions ensemble dans le rêve. Ainsi je te sauvais tous les soirs. Et, lorsque tu te sentais

soulagée de voir enfin l'enfant endormi, tu ne pouvais deviner l'appréhension qu'il avait à entrer dans le courant des songes. Peut-être forment-ils au monde. Ton fils était certes bien peu doué pour se faire comprendre et peut-être peu disposé à le vouloir. Une floraison de réticences préparait son identité.

Tu es seule, tu portes ton manteau marron, lourd, premier signe du bien-être. Il tombe sur toi comme une capote de soldat mais ne parvient pas à cacher ta minceur ni ton élégance. Tes cheveux sont longs, ils n'ont pas encore subi la coupe qui décida que tu n'étais plus jeune. Au bras tu portes un sac noir.

Tu t'apprêtes à traverser la rue. Tu es gênée par un autobus arrêté le long du trottoir d'en face. Quel âge as-tu cet hiver-là ? Peut-être la moitié de celui que j'ai maintenant, tu es dans la trentaine.

Bien vite apparurent les cheveux blancs que tu ne voulus pas teindre, te souciant peu de corriger les détails de ton image. Tu paraissais moins jeune que les femmes de ton âge, mais tu repris l'avantage sur le tard. J'ai vu des femmes tomber dans l'âge suivant comme on rate une marche, par mauvais calcul, pour

avoir voulu retenir trop longtemps le précédent.

Ta jeunesse fut troublée par la guerre. D'abord les préoccupations de l'urgence quotidienne, vivres, bombes, hommes éparpillés sur les fronts ou dans les cachettes, puis les arrangements et la nouvelle pauvreté d'après-guerre, une fois perdus maison et biens, te reléguèrent dans la maison de la ruelle. Au milieu des meubles qui te venaient du déménagement d'un homme tu compris, par un après-midi étouffant, dans une pièce exiguë, le soleil tombant à la verticale sur les casseroles, alors que tes enfants tout petits transpiraient dans le sommeil de la mi-journée, que telle était devenue ta vie, ça et rien d'autre, ta famille sans appel, et un homme nerveux couvert de brillantine et de livres était le tien, ton mari, pour toujours.

Je ne sais pas grand-chose de toi, mais il se peut bien que cette pensée et ce jour-là aient existé. Alors, brusquement, tu auras gagné la fenêtre de la cuisine donnant sur la ruelle, pour ne plus la sentir autour de toi, cette maison ; là, tu auras trouvé les mêmes draps fraîchement lavés de l'étage au-dessus qui nous privaient d'air, apportant l'âpre odeur de lessive qui picotait la gorge.

LES COUPS DES SENS.
UN NUAGE COMME TAPIS.

Aux Éditions Verdier

UNE FOIS, UN JOUR (repris sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT, «Folio» n° 4716 et sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT / *NON ORA NON QUI* («Folio Bilingue» n° 164).

Composition Nord compo

Impression Novoprint,

à Barcelone , le 2 mars 2011

Dépôt légal : mars 2011

1^{er} dépôt légal dans la collection : mars 2008

ISBN 978-2-07-034828-2 /Imprimé en Espagne.

182722



Pas ici, pas maintenant Erri De Luca

Cette édition électronique du livre
Pas ici, pas maintenant d'Erri De Luca
a été réalisée le 21 avril 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070348282).

Code Sodis : N49718 - ISBN : 9782072448027.

Numéro d'édition : 182722.